

I. ASPECTS ANTHROPOLOGIQUES DE LA DISTANCE

Hans BLUMENBERG, *Description de l'homme*, tr. fr. Denis Trierweiler, Paris, Cerf, 2011, pp. 242-804.

1. Le conflit des interprétations de la « scène originelle » : individuation, indétermination et prévention

« [242] Une expérience de pensée de la philosophie du droit et de l'État des Temps modernes est courante sous le nom de *Fictio pufendorfiana* [Samuel Pufendorf (1632-1694), *De jure naturae et gentium*, 1672]. (...) Qu'arrive-t-il lorsque, pour la première fois, sans connaissance de l'existence de son semblable, un homme rencontre un autre ? Pour répondre à cette question, les esprits se sont divisés bien plus profondément que ne le laisserait prévoir le caractère inoffensif de la représentation expérimentale.

Les deux, qui venaient à peine de se voir l'un l'autre, Pufendorf les fit se reconnaître, aller l'un vers l'autre et, pleins d'amour, s'enlacer. On voit immédiatement qu'il doit s'être passé terriblement de choses depuis pour qu'on ne laisse plus apparaître autant d'amabilité comme une évidence. Comment Hobbes déjà n'avait pu qualifier la même situation que d'hostile et de dangereuse pour la vie, représentative ainsi de sa supposition d'un *status naturalis* fondamentalement en quête d'un État. Rousseau nie absolument la seule possibilité d'une expérience étrangère originelle. Il laisse les deux passer l'un [243] à côté de l'autre, en silence et sans s'effleurer. La seule chose qui lui importe est de faire apparaître les deux résolutions de la situation, amitié et inimitié, comme des catégories culturelles. (...)

Cela étant, on voit facilement que les trois versions de la question de l'état d'origine ne prennent pas en compte le fait que la situation pourrait justement se développer à partir de son indétermination et de ses significations multiples. Finalement, il n'y a pas que le constat de l'identité quant à l'espèce qui joue un rôle, mais justement déjà l'individuation comme établissement de chaque intention. Celui qui se meut là est un acteur en route vers un but, et tout dépend de la manière dont on estime et dont on évalue comment on entre soi-même dans son champ d'action, lorsqu'on le rencontre, comment, du point de vue de son intention, on « s'extériorise » : dérangement ou empêchement, rival ou aide, dérivatif ou encouragement, au sens le plus large par conséquent : ami ou ennemi.

Dans une telle indétermination, il n'existe qu'une attitude fondamentale : la prévention. Comment celle-ci s'exprime, qu'elle ne consiste qu'en accroissement de l'attention ou dans le fait de rebrousser chemin, en geste d'humilité ou en attitude menaçante, cela est secondaire. En aucun cas, il n'est suffisant de se donner à reconnaître comme en étant « également-un », parce que chacun sait de par lui-même qu'en tant que compagnon d'espèce il ne peut pas encore faire valoir suffisamment de déterminants pour se présenter de manière univoque face à la discrimination ami-ennemi. Car la prévention correspond précisément à cet état de fait que la communauté d'espèce ne décide de rien du tout ; en dehors du fait de prendre sa propre [244] indétermination – la conscience de la pluralité des possibilités que l'on a soi-même – pour la grandeur incalculable de l'autre. » (...)

[291] L'indétermination est décisive pour l'histoire de l'espèce en ce sens qu'elle fonde l'avantage de la prévention ; elle rend indépendant du commencement de l'expérience factuelle. Ce qui est retenu en elle est que le commencement de la première rencontre archaïque n'est pas une affaire de points de vue qui y sont défendus, mais le présupposé de l'inconnaissabilité des points de vue et du manque de fiabilité de leur expression. Les compagnons de la même espèce qui sont pensés comme se rencontrant ne peuvent pas tirer des conséquences univoques de leur expérience interne par rapport à la situation externe.

Supposons que le type qui va vers l'autre en débordant d'amour pour lui cherche à surmonter la situation originelle en donnant également une expression à ses dispositions, il courrait le risque de rencontrer en l'autre le type hobbesien qui utilise sa sympathique faiblesse pour lui donner le coup de grâce. Si en revanche il est prêt à admettre les possibilités de comportement comme tellement étendues qu'il pourrait aussi tomber sur son propre contraire, il en résultera le plus probablement le comportement distingué par Rousseau : il cherche à passer sans heurts, bien qu'il eût préféré aimer. Ainsi en vient-on à l'indifférence inexpressive, à la primitivité heureuse, bien que l'on voie que l'apparence extérieure de la scène est trompeuse : passer à côté en silence, cela peut avoir été un compromis compliqué, usant de la ruse de l'autoconservation, bien trop compliqué pour satisfaire la nostalgie d'une simplicité pré-culturelle. »

2. Genèse et nécessité du préjugé ; compréhension et distinction ami-ennemi

[265] [A] un comportement objectif suffit la connaissance de la spécificité qui n'est jamais suffisante pour des décisions d'amitié ou d'hostilité : l'autre peut, comme l'apprend l'expérience de soi, être simplement évalué comme cas unique ; une charge si lourde qu'elle est recueillie par la formation de quasi-spécificités, qu'il faut désigner un peu plus simplement comme des « préjugés ». Si l'on veut l'exprimer de manière drastique, leur fonction est de réduire la surcharge de l'individuation à la simplification de la spécification : former des « caractères », des « tempéraments », des « types ».

Cette simplification aurait dû prendre le dessus dans l'anthropogenèse, s'il n'existait pas une incitation contraire à reconsidérer l'*individu* que l'on rencontre à chaque fois. Une prévention généralisée – considérer tout un chacun comme ennemi jusqu'à la preuve du contraire – aurait détruit tous les avantages qui pouvaient résider dans des associations possibles. L'homme n'est un être social que parce qu'il ne fige pas son semblable selon la spécificité de son type. (...)

[266] Cette sortie de l'espèce humaine hors de ce qui est organiquement usuel est le fait anthropologique originel, qui pousse toute théorie de la perception étrangère au-delà de la simple « empathie », jusqu'au « comprendre ». L'autre y est saisi par anticipation, selon ses convictions et ses humeurs, ses désirs et ses intérêts, sa fiabilité et son appréciabilité. Quoi que puisse être un caractère, dans tous les cas c'est un préjugé, fût-ce *cum fundamento in re*. Positivement, il n'y a lieu de connaître les hommes que face à ce versant sombre que, sans cette possibilité réelle ou imaginaire, ce serait la xénophobie pure – en tant que prévention généralisée – qui gouvernerait les esprits des hommes et leur mode de comportement. (...)

[267] L'indétermination ami-ennemi, dont on a dit qu'elle serait le noyau du politique (...) est tout de même simultanément l'incitation, dans le substrat anthropologique, à « comprendre ». Ce qui prospère jusqu'au luxe littéraire est précédé de l'amère nécessité de la technique de survie. (...) [268] Comprendre est toujours un détour autour de la confrontation nue aux moyens physiques – et en tant qu'évitement du physique, c'est avant tout là le psychique.

[294] [Dans] la distinction ami-ennemi (...), ce ne sont assurément pas seulement les dons réels de la connaissance des hommes qui ont connu le succès, mais aussi les moyens douteux de la décision qui fleurissent partout où l'on manque, et doit manquer, de critères sérieux, mais dont l'avantage consiste en ceci qu'ils ont au moins servi à alléger la domination nue du principe de la prévention, par des orientations problématiques. Tout étranger n'est pas un ennemi, dès [295] lors qu'il existe un régulateur qui permet de faire le tri d'une partie de ces cas favorables, et de se préserver du destin du cannibalisme. Mais quels qu'aient pu être les moyens et les règles valides dans ce champ intermédiaire en deçà de la

prévention, il est permis de supposer que la surface corporelle où les différences individuelles étaient les plus développées y a joué un rôle prédominant : le visage humain.

[800] De là résulta la contrainte de s'approcher en face à face, si l'on voulait exclure le soupçon d'être ennemi, et échapper à la réalisation majeure de cet être pré-hominidé : la prévention contre tout ce qui est encore indéterminé. Tout cela conduit à l'importance existentielle absolue de soumettre l'approche frontale à un ultime coup de sonde. La méfiance et la prévention interprétées à tort comme agression sont des aspects partiels d'un « être déficient » [*Mängelwesen*] dont la faiblesse procède de ses forces, dont l'irritabilité et la sensibilité au dérangement résultent de la concentration de son attention sur un angle de vision relativement restreint et de la formation « d'intentions objectales » de ce qui s'y déroule. Pour formuler cela en une phrase prégnante en langage technique : la prévention compense l'attention.

C'est simultanément là le mécanisme de la formation des préjugés. Ce n'est pas par aberration historique que l'homme est devenu l'être des préjugés, qui s'en serait débarrassé par la raison des Temps modernes. Il est l'être de préjugés parce qu'il est être de prévention. Il juge rapidement, parce qu'il [801] doit agir en exploitant son gain en espace, son rayon d'action pour la vue et pour le jet. Le préjugé décide à *distance* qui sera ami ou ennemi ; la confrontation des regards décide après cela, *avec le temps*, qui peut rester ceci ou cela. Pour une considération génétique, il est la seconde distance, qui présuppose déjà que le cercle clos de la première catégorisation a été franchi. (...) [803] Même si ce n'est plus [aujourd'hui] la pression de la survie qui met en branle ce mécanisme de la décision par avance, il [804] reste toujours la pression de la finitude d'une vie, qui ne peut s'octroyer les raisons suffisantes pour tous les jugements que l'on attend d'elle. »

3. La distance comme transcendantal anthropologique : anthropogénèse et prévention

« [536] L'animal en fuite, qui est pensé de nos jours comme le prédécesseur de l'homme, est pris dans un cul-de-sac, dans une situation sans issue face à ses assaillants. Étant donné qu'il a progressivement perdu, en tant qu'animal fuyant, la disponibilité au combat rapproché corps à corps, il ne peut recourir, au vu de la situation de danger aigu, qu'à une réserve de réalisation qui réside dans sa primitivité même. C'est sa capacité à ne modifier tout d'abord que momentanément sa position corporelle et à libérer ses extrémités avant dans le but de se défendre par le jet de projectiles. (...) [537] Il ne mettait plus la distance entre lui et son adversaire par son mouvement propre, mais par une réalisation préventive à travers l'espace qui, ici, comme dans toute fuite, coupait court au contact corporel immédiat. (...) [538] Le « principe d'humanité » d'Alsberg – l'alternative à la fuite comme au combat corps à corps, agissante dans l'hominisation – est le gain de la distance à laquelle, au sens littéral, la réalité est tenue à distance du corps. Savoir tenir ceci comme cela à distance [du corps], c'est la faculté élémentaire de l'homme. Elle va du premier acte de défense par un jet de pierre jusqu'au concept, qui rassemble le monde dans le cabinet de l'écrivain, sans qu'il soit besoin que le moindre grain de sable de ce monde ne soit présent. (...) »

[521] La condition fondamentale, pour un être vivant qui a été contraint de faire précéder les objets des actes utiles à son existence par l'élaboration d'une diversité d'impressions, est cette condition tout à fait élémentaire de disposer toujours encore de temps. C'est l'avantage de la steppe sur la forêt vierge, qui propose aussitôt certes des cachettes, mais aussi toujours ce qui menace, dans l'environnement proche. Si le vaste espace de la steppe peut être appréhendé optiquement – et cela signifie toujours simultanément : structuré selon des distances et donc selon des temps de mises en garde évaluables – alors est conquis ce laps temporel qui laisse place à un comportement qui ressemble à nos yeux à de la réflexion et de la

recherche d'une décision. (...) [522] Seule le *gain de temps* permet de réparer la perte de la correspondance exacte entre excitation et réaction. La nouvelle optique distanciée de l'habitant de la forêt qui s'est enfui rend [523] possible quelque chose qui n'existait pas, et n'avait pas besoin d'exister, dans les conditions devenues obsolètes : un comportement qui anticipe dans le temps, des actions préventives dans l'espace de jeu de la fuite, de la cachette et de l'armement. Lorsqu'il arrivera que la raison, en tant que science, culmine un jour dans la prédiction la plus exacte d'événements futures, elle ne fera qu'exécuter la réalisation initiale originelle de la conscience dans le complexe de ses préventions. La raison est, de façon tout à fait essentielle, un organe d'attentes et de développements d'horizons d'attentes, la quintessence de dispositions préventives et d'attitudes anticipatrices provisoires. En cela, elle se résume à elle-même depuis le premier jour jusqu'au dernier jour de son existence terrestre. (...)

[528] L'émotion rend possible l'atteinte de buts lointains, elle est l'un des présupposés de l'*actio per distans*, de toute interposition de distance entre pure représentation et accomplissement. Elle rend possible que la distance spatiale soit surmontée, en conservant une finalité identique, par la séquence temporelle d'actions en tant qu'approches. (...) [531] Dans la diversité descriptive présentable des réalisations de l'homme, le meilleur slogan pour saisir le principe d'unité est celui de la « distance ». C'est pourquoi une réponse à la question de savoir comment l'homme est possible pourrait être : *par la distance*. »

4. L'action réciproque et le théorème de la pulsion d'agression

« [550] Pour finir, (...) nous devons nous tourner vers le moment de l'action réciproque. L'ensemble de la situation naturelle de départ de l'homme, face à ses rivaux et ennemis naturels, se modifie dès lors que le sujet de l'*actio per distans* se trouve face à un de ses semblables. Tous les rivaux sur la scène existentielle ne deviennent capables d'agir qu'en cas de proximité corporelle immédiate. Le rival humain en est aussi un qui peut émerger du lointain. Et lui aussi est capable d'évaluer les distances grâce au rayon élargi par la tête dressée et la position frontale des yeux. La distance devient fatale à tous deux si les préventions possibles par-delà l'espace se laissent accroître. L'anticipation [551] d'actions à distance devient d'autant plus avantageuse, biologiquement et psychologiquement, que le corps, dépouillé de toute aide ultime, fait face sans échappatoire à ce qui est venu dans sa proximité immédiate. Lorsque l'action à distance se tient ainsi contre l'action à distance, dans l'effort durable au comparatif, il n'existe théoriquement plus de valeur limite de l'action réciproque. Les espaces ouverts par la prévention n'ont pas de frontières naturelles. (...)

La capacité à l'*actio per distans* de celui qui est à chaque fois autre augmente la disponibilité intraspécifique à l'agression, et inverse la fonction originellement défensive de l'action à distance, en raison de la condensation croissante des rencontres incertaines avec des membres de la même espèce, en une attitude fondamentale d'agressivité potentialisée. (...)

Il n'existe pas de pulsion d'agression. L'agression est née dans un paysage où tout ce qui compte est de devancer. Tous les mécanismes de défense et d'inhibition, qui interviennent par ailleurs entre membres de la même espèce dans le règne animal, ont été mis hors circuit par la prévention et son besoin spatio-temporel qui s'équilibre dans l'action réciproque. La vue du membre de la même espèce, blessé ou tué, devient un événement *post factum*, si effrayant que cela puisse être dans l'évocation des anciennes inhibitions. L'unicité de l'homme [552] dans l'attaque de son semblable repose encore ici sur le principe de la « mise hors circuit du corps » : la proximité dégrisante vient toujours trop tard.

(...) Les situations aiguës doivent être maîtrisées avant qu'elles n'interviennent – c'est-à-dire aussi, donc, sans qu'elles n'interviennent, et finalement aussi, et justement, pour qu'elles n'interviennent pas. L'homme vit de la sécurité de la distance spatiale et temporelle de ce qui

peut lui arriver, au bout du compte et à la fin avec la tentative de rendre cette distance absolue. C'est la pensée qui est recelée dans les armes de guerre qui doit rendre la guerre impossible. Mais personne ne saura jamais quand est atteint le point où tous les facteurs d'anéantissement sont à distance absolue.

Il existe donc un enracinement anthropologique de l'agressivité intraspécifique, sans que cela aurait quelque chose à voir avec une « pulsion ». (...) [D]'après la conception exposée ici, l'agressivité s'enracine dans la logique de la situation humaine originelle, dans la conséquence de ce comportement qui a fait de lui un homme. Et néanmoins, cela n'a rien à voir avec l'assignation de l'agression à une « nature humaine » immuable. »

5. Démonstration des limites de la prévention par la généralisation de son principe

« [566] La conscience de la mort propre fixe à la prévention les limites de sa nécessité, au gain de temps, la mesure de la possibilité ; la mort étrangère est simultanément le concept limite de toute prévention, et la garantie absolue contre le fait que l'autre puisse jamais transgresser à nouveau l'horizon propre. L'homme est cet être qui tue son semblable. Il ne fait pas cela pour son bon plaisir, mais parce qu'il a pensé jusqu'au bout la pensée de la prévention. Ce qui veut dire : il a intégré le fait [567] de tuer dans l'arsenal de la prévention. Un ennemi mort est un bon ennemi – c'est là la vérité nue pour un être vivant qui pense constamment aussi les possibilités de l'autre, parce que ce sont les possibilités contre lui-même. Le fait que nous ayons appris à nous penser à la place de l'autre, cette condition de toute humanité, puise son origine antithétique dans la pensée que nous pouvons l'anticiper. Puisque la mort propre peut être pensée, elle est aussi pensée collatéralement comme avantage possible d'un autre. Dans l'inversion, la mise à mort de l'autre est la conséquence de cette considération collatérale. Dans l'affinement cynique du schéma de la prévention est contenu tout ce qui fait la thématique de l'agression. L'homme est un être agressif, parce qu'il a cru pouvoir tout anticiper.

Ce n'est pas une affaire de morale : qui est capable de tout prévoir en pensée ne peut plus faire autrement que de tout anticiper. D'immenses efforts ont été nécessaires à l'humanité pour orienter cette conséquence, pour mettre un terme à l'optimum de la prévention, la mise à mort de l'autre. (...)

[568] La prévention totale est la mort de l'autre. Sigmund Freud, le grand maître de l'imagination théorique, en a construit l'image dans la horde primitive préhistorique, comme relation entre les fils et le père. Les fils auraient assassiné le père pour priver les femmes de la horde de la protection du chef et pour les approcher ; mais ensuite, ils s'étaient présentés eux-mêmes comme des pères de la horde présomptifs, désormais menacés eux aussi par la main de leurs propre fils et à la même fin, et ils avaient éliminé ce *status naturalis* par un contrat qui mettait à la place de la mise à mort réelle le sacrifice seulement rituel du père symbolique de la horde, l'animal totémique. Ainsi, la prévention rituelle n'a été acceptée que parce que la prévention réelle menaçait chacun des participants. La prémisse que la prévention absolue est la mort de l'autre contient cette antinomie que, dans ce cas, la prévention des autres ne pourra elle aussi trouver son accomplissement que dans ma mort, et que donc, potentiellement, elle la trouvera. Une telle découverte de la contradiction par généralisation du principe est l'une des réalisations fondamentales de la raison. Comme la contradiction n'apparaît jamais dans la situation donnée mais seulement dans son extrapolation par la pensée, quelque part loin dans le temps et dans l'espace, ce n'est là encore, selon le type, rien d'autre qu'une *actio per distans*. »

6. Visibilité, expression faciale et lisibilité d'intention

« [764] L'être affecté intégré tout comme le danger mortel de la violence physique sont présumés dans la visibilité : elle n'est pas seulement « prudence » [*Vorsicht*] qui dans sa direction prend en compte du déterminé ou du déterminable, mais anticipation incarnée de ceci que, depuis la direction opposée de [765] son attention, quelqu'un peut devenir d'un coup et jusqu'à l'éradication, le but d'une action humaine, parce qu'il s'est « proposé » à cela comme centre de son champ de vision. (...) [766] [L]a visibilité signifie ceci : le moi est étendu. Pour l'exprimer en un paradoxe cartésien : la *res cogitans* est une *res extensa*. Le sujet comme pôle n'est pas un simple pôle de référence et de rayonnement, mais une grandeur qui peut être affectée. Elle n'offre pas au « destin » un *point* d'agression mais une *aire* de frappe. Comme telle, elle porte des cicatrices dans chaque sens, qui marquent son identité dans une histoire (...).

[784] Il est tout de même considérable pour l'autoconservation que j'aie, dans la visibilité – et cela même sans que je puisse m'expliquer, ou avant que je n'aie l'occasion de le faire –, la chance d'être reconnu et accepté comme un être au comportement intentionnel compréhensible, c'est-à-dire comme grandeur calculable. La tentation à la prévention serait sans cela bien trop grande pour ceux qui sont à chaque fois les autres, de ne pas laisser celui qui est saisi à partir de son angle mort en venir à exercer son indétermination et son irresponsabilité, pour le dire crûment, de le frapper à mort avant qu'il ne frappe à mort. Nous ne sommes certes pas visibles à nos semblables comme sujets moraux, mais tout de même comme agissant avec conséquence et orientés vers un but précis. Cette chance n'existe pour aucun autre organe des sens. (...) [786] [P]ouvoir être vu est la condition pour pouvoir être compris à partir d'attitudes intentionnelles. Comme tel, c'est aussi la prémisse d'une conception de la vie dans laquelle ne dominent pas les pures et simples suppositions d'odeurs amis-ennemis. Elles conduisent aux décisions préalables de sympathie-antipathie – qui restent incompréhensibles pour nous jusque dans notre monde culturel –, et qui, en tant que reliques ataviques, viennent saper le sol de notre condition potentiellement rationnelle. L'auto-érection n'a pas encore totalement surmonté sa préhistoire tant que toute évidence optique peut être anéantie par une évidence olfactive. »

II. ASPECTS SOCIOLOGIQUES DE LA DISTANCE (COMPLEMENTS)

Georg SIMMEL, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, suivie de *Sociologie des sens*, tr. fr. Jean-Louis Vieillard-Baron et Frédéric Joly, Paris, Payot et Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2013, pp. 39-88.

1. La réserve de l'habitant des grandes villes

« [39] « Les problèmes les plus profonds de la vie moderne prennent leur source dans la prétention de l'individu à affirmer l'autonomie et la spécificité de son existence face aux excès de pouvoir de la société, de l'héritage historique, de la culture et de la technique venue de l'extérieur de la vie – *figure ultime du combat contre la nature que l'homme primitif doit mener pour son existence physique*. (...)

[53] [L'] auto-conservation [du sujet] à l'égard de la grande ville réclame de lui un comportement de nature sociale [foncièrement] négatif. L'attitude d'esprit des habitants des grandes villes les uns à l'égard des autres pourra bien être désignée d'un point de vue formel comme un caractère réservé. Si la rencontre extérieure et continue d'un nombre incalculable d'êtres humains devait entraîner autant de réactions intérieures que dans la petite

ville, où l'on connaît presque chaque personne rencontrée et où l'on a un rapport positif à chacun, on s'atomiserait complètement intérieurement et on tomberait dans une constitution de l'âme tout à fait inimaginable. Ce sont en partie cet environnement psychologique, en partie le droit de se méfier que nous avons à l'égard des éléments qui affleurent dans le contexte passager de la vie dans la grande ville, qui nous contraignent à cette réserve. (...)

[54] Si je ne me trompe, l'aspect interne de cette réserve extérieure n'est pas seulement l'indifférence, mais, plus souvent que nous n'en avons conscience, une légère aversion, une hostilité et une répulsion réciproques qui, à l'instant d'une occasion quelconque de proche rencontre, tourneraient aussitôt en haine et en combat. (...) Mais, par là, la sphère d'indifférence n'est pas aussi grande qu'il y paraît au coup d'œil superficiel (...). En fait, cette dernière serait pour nous contre nature, de même que nous ne pouvons pas supporter la confusion d'une suggestion dans les deux sens opposés sans en choisir un. Et nous sommes préservés de ces deux types de danger liés à la grande ville par [55] l'antipathie, antagonisme latent et phase préliminaire de l'antagonisme de fait ; elle produit les distances et les éloignements sans lesquels nous ne pourrions tout bonnement pas mener ce genre de vie : leur intensité et leur dosage, le rythme de leur apparition et de leur disparition, les formes qui nous satisfont – cela constitue avec les raisons d'uniformité au sens restreint un ensemble indivisible de la figure de la vie dans la grande ville : ce qui apparaît immédiatement en celle-ci comme dissociation n'est ainsi en réalité qu'une de ses formes élémentaires de socialisation. »

2. L'œil, le visage et le préjugé

[82] Parmi les organes sensoriels autonomes, l'œil est conçu pour une action sociologique tout à fait unique, liée aux liaisons et interactions entre individus pouvant naître d'un échange de regards [83] mutuels. Peut-être avons-nous là le phénomène d'interdépendance le plus immédiat, le plus pur dans l'absolu. (...) [83] On ne peut pas prendre de l'œil sans donner en même temps. L'œil dévoile à l'autre l'âme qui cherchait à le dévoiler. Cela ne se produit de façon manifeste que dans un échange immédiat de regards, et est ici atteinte la réciprocité la plus accomplie du domaine entier des rapports humains. (...)

[85] La valeur sociologique de l'œil est rehaussée absolument par la valeur de l'expression faciale qui s'offre à l'échange de regards comme son premier objet. On conçoit rarement avec clarté combien l'aspect pratique de nos relations dépend d'une connaissance réciproque – pas seulement au sens d'une connaissance de tout ce qui est extérieur chez l'autre, ou des intentions et des états d'âme passager de l'autre ; mais de notre [86] connaissance inconsciente ou instinctive de son être, de ce qui le constitue intimement, de l'invariant dans son caractère, qui colore inévitablement le rapport durable qui est nôtre. (...) [L]e visage fait que l'être est jugé déjà selon son aspect, et non d'abord selon sa manière de faire. Le visage, envisagé comme organe expressif, est pour ainsi dire d'une nature tout à fait théorique : il n'agit pas, comme la main, comme le pied, comme le corps entier ; il ne traduit sûrement pas en actes l'attitude intime ou pratique d'un être, mais parle simplement de lui. (...) [87] Dans une certaine mesure, fluctuante il est vrai, nous savons, dès le premier coup d'œil jeté sur quelqu'un, à qui nous avons affaire. (...) [88] [C]e que nous donne cet aperçu, c'est la compréhension immédiate de son individualité, telle que la dévoile à notre regard sa manifestation, et avant tout son visage ; raison pour laquelle il est pour l'essentiel sans importance aucune que, dans le même temps, bon nombre de méprises et d'erreurs à corriger soient aussi commises. »

Karl MANNHEIM, « The democratization of culture », in Karl MANNHEIM, *Essays on the Sociology of Culture*, London, Routledge and Kegan Paul, 1956, pp. 206-210.

1. La distance comme phénomène social

« [206] Distance as a social phenomenon is *produced* by agents who are interested in maintaining social distance between themselves and others, precisely when they live closely together in a spatial sense. (...) In the social field, « distantiation » may well express itself, quite literally, in a movement away from the other, as when we keep ourselves at a distance from a threatening individual. (...) [208] Another important example of social distance is the vertical distance between hierarchical unequals: the distance created by power. This is reflected in an enormous number of behaviour patterns developed by hierarchically stratified societies. We may mention differences in dress from one caste or class to another, differential modes of address, ceremonials of deference, gestures of submission, and so on. (...)

[209] The various types of « distantiation » (...) are subject to change in the course of history, and it is the task of cultural sociology to ascertain the regularities involved in this process. Our own leading hypothesis is that the most fundamental, causally decisive type of distantiation is the social one. (...) [210] In fact, the fundamental character of a culture as an aristocratic or democratic one depends primarily on its vertical distance patterns. Democratization means essentially a reduction of vertical distance, a de-distantiation.

(...) Let us consider, for example, a pre-democratic (aristocratic or monocratic) culture. Its essential feature is the « vertical distance » between the rulers and the ruled – and we mean this in the sense that innumerable psychic acts asserting and acknowledging that vertical distance are the chief mechanism through which the rulers wield power. Of course, the rulers control a great many material instruments that help them maintain their power (e.g., weapons and means of communication), but it is not these material things that endow them with power. It is, essentially, their subjects' propensity to look up to them, to consider them as higher beings.

Hierarchically organized groups within the larger society, such as armies and bureaucracies, may also be considered in this sense as products of acts of distantiation. The regular and reliable occurrence of these acts makes these organizations what they are. Vertical distance is the constitutive principle in which the very existence of such groups is grounded.

In the aristocratic society, the ruling strata « create » a distance between themselves and the lower groups by meeting the members of the latter, so to speak, from a higher level. Every contact between « high » and « low » is made subject to a highly formalized ritual. Dominating the lower groups is not merely a matter of giving orders and enforcing obedience. It consists, to a very large extent, in the maintenance of a vertical distance which becomes an organic part of the thinking, not only of the rulers but also of the ruled. This psychic distantiation is as much a part of the aristocratic hierarchical order as is the uneven distribution of advantages and risks. »

Karl MANNHEIM, *Man and society in an Age of Reconstruction*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1940, pp. 121-123 et 197-198.

1. Les enjeux socio-politiques de l'objection contre l'idée d'une pulsion d'agression innée

« [121] Let me start with the ideas of the man of the street, which very often are also the ideas of the specialist in other fields untrained in sociology of psychology. If he is asked to what war is due his answer will be that human nature, with its instinctive inheritance and unchanging aggressiveness, is responsible for it.

There are few ideologies more dangerous in their consequences than this one, because it creates an acquiescence in the aggressiveness which leads to war. But if there is one which has been revised during recent discussions in psychology it is this, namely the view that there are, in fact, any such definitely shaped instincts as aggressiveness or acquisitiveness. Rather, we can only say that there are instinctive tendencies, originally vague, which adapt themselves to varying circumstances, and can be shaped by society. (...)

[123] Indeed there is nothing in the so-called fighting instinct which makes inevitably for war. Its existence only explains why, when the social structure presents us with certain situations, our psychic equipment enables us to fight, or in some circumstances even forces us to indulge in aggression. Once the very structure of a social order is so built as to avoid war it can, by the control of education, prevent the forming of warlike attitudes, or if these are already established, it can break them up into their constituent elements and reintegrate them or give them new functions. »

2. Variation sur une expérience de pensée : conséquences positives potentielles de la démonstration du caractère auto-contradictoire de la prévention par généralisation de son principe

[197] It has hitherto been part of the nature of conflict that two warring groups would only make peace of their own free will if they feared a common enemy. If we had to rest our hopes only on the conflict principle, it would be necessary at the penultimate stage of worldwide integration to invent some external enemy, e.g. the inhabitants of Mars, who because of their potential threat would compel the still antagonistic groups to come to terms. But since such an enemy from another world cannot be considered, we must try to find out whether it is possible to come to an understanding which would exclude violence and oppression in the field of conflict in another way. The following method is theoretically possible, but cannot be guaranteed to work.

In all previous wars one of the combatants could always hope to annihilate the other. In contrast with this, it becomes more and more obvious that modern war destroys them both. Fear of the horrible destructive power of a future war might become so intense that it would act just like fear in the face of a real enemy. In this case compromises might be reached from fear of a coming general slaughter and the [198] national states would subordinate themselves to a central organization which would undertake to plan for everyone. (...)

Fear of an enemy led to a change of mind in certain situations and called forth, so to speak, dialectical understanding through discussion and solution, by compromise. In the instance we have mentioned the frightful power universally possessed by modern military weapons might possibly act like a *second nature*. Just as men in earlier times banded together against the enmity of Nature and in this way arrived at an organized division of labour, this mass of munitions of terrific explosive power might play the part once played by Nature. »

Karl MANNHEIM, « Sociologie de la connaissance », in Karl MANNHEIM, *Idéologie et utopie*, tr. fr. Jean-Luc Évard (légèrement modifiée), Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2006, p. 229.

« [229] *Comment se creusent des distances : un présupposé de la sociologie de la connaissance.* Pour un fils de paysan qui grandit dans les bornes étroites de son village et passe sa vie entière dans ce lieu natal, penser et parler à la manière du pays, voilà qui va tout simplement de soi. Pour un fils de paysan qui émigre à la ville et s'adapte peu à peu aux us du citadin, vivre et penser comme au village perdent de leur évidence. Il a pris ses distances, et peut-être distingue-t-il même maintenant en toute lucidité un mode de pensée et des

constituants, par lui désignés comme « ruraux », et d'autres qu'il connaît comme étant « urbains ». (...) Ce qui, au sein d'un groupe, passe pour inconditionnel est perçu, de l'extérieur, comme arrêté par lui, comme partial (« rural », dans notre exemple). Comme on voit, la précondition de ce genre de raisonnement, c'est la distance.

La distance peut se creuser pour trois sortes de raisons :

a) un des leaders du groupe transite dans l'espace socio-historique (promotion sociale, émigration, etc.)

b) les bases de l'existence de tout un groupe social se décalent par rapport à ses normes et à ses institutions traditionnelles (...);

c) le même espace social met en compétition deux ou plusieurs types d'interprétation du monde qui lui sont inféodés ; à force de critique mutuelle, ils se déchiffrent et se distancient tant et si bien l'un de l'autre que la vision distanciante qui dénude les modes de pensée rivaux dans leurs grands traits existentiels et systématiques devient pour toutes les prises de position d'abord une possibilité mentale, ensuite une sensibilité compacte. On l'a déjà signalé : la genèse sociale de la sociologie de la connaissance se fonde au premier chef sur ce type de possibilités. »
